

dèle et l'apôtre. Plus d'une fois il amena à l'abbé d'anciens camarades dont il avait déterminé la conversion."

Un matin, celui-ci se trouvait d'assez bonne heure à Saint-Sulpice. Il le vit entrer et après une courte prière, s'approcher du tronc des pauvres, y jeter quelque chose et se retirer précipitamment. Il le suivit et, l'ayant rejoint dehors, il lui demanda ce qu'il venait de faire. Le chiffonnier hésita à répondre, mais, certain que l'abbé avait tout vu, il lui dit : " Eh bien ! c'est l'argent de mon déjeuner que j'y ai jeté. Autrefois je n'en ai que trop dépensé au cabaret. J'ai donné des scandales, vous le savez mieux que personne. Pour les réparer autant que je le puis, je jeûne quelquefois, et comme il ne serait pas juste d'en tirer profit, je viens jeter ici, pour les pauvres, l'argent que mon déjeuner m'aurait coûté." L'abbé MULLOIS.

### La Rose.

LA RAILLÉE AUX ROSES.

Nous avons parlé plus haut de la cérémonie appelée la baillée des roses ; voici à quelle occasion et dans quelles circonstances cette cérémonie fut instituée. Le 6 mai de l'an 1227, la Reine Blanche de Castille, veuve de Louis VIII et régente du royaume, traversait le Poitou, accompagnée du jeune roi, son fils, des seigneurs de la cour et des présidents et conseillers aux parlements. A cette époque le parlement n'était pas sédentaire à Paris, et c'était pour rendre ses décisions plus pompeuses et plus sacrées, que la sage reine aimait à suivre les magistrats dans leurs pérégrinations ; la régente avait aussi pour but en agissant ainsi, d'inspirer à son fils l'amour de la justice et un inviolable attachement pour ceux qui s'en montraient les dignes organes. On sait comment le jeune roi profita plus tard des leçons de sa pieuse mère.

Le nombreux cortège se rendit à la cathédrale de Poitiers, où une messe d'actions de grâce fut chantée en grande pompe par l'Evêque Claude Blaisemont. Chacun se retira ensuite, et la première audience fut proclamée pour le surlendemain.

Les parlementaires emmenaient dans ces lointains voyages, leurs familles, c'est-à-dire leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs. Pierre Dubuisson, premier président du parlement, veuf depuis longues années, avait une fille unique d'une rare beauté, d'une exemplaire sagesse, et qu'il aimait avec toute la tendresse d'un père et d'un vieillard. Marie, c'était le nom de la jeune fille, faisait l'admiration de la cour, non seulement par l'éclatante merveille de sa beauté, mais encore par les qualités de son cœur et de son esprit ; attentive aux moindres désirs de son père, on la voyait fuir les délassements les plus innocents, abandonner les occupations les plus sérieuses pour venir auprès du vieillard pendant les courts instants de liberté que lui laissait sa haute magistrature,

Le jeune comte de la Marche, l'un des premiers Seigneurs de la cour, éprouvait un vif sentiment d'admiration pour Marie, et le voyage de Poitiers lui avait donné l'espoir que d'heureuses circonstances lui permettraient de faire connaître à la chaste jeune fille la force, la pureté des sentiments qu'il avait pour elle. Le comte de la Marche était pair de France, et comme la cour, le parlement se composaient de juriconsultes et de seigneurs hauts-justiciers, les prérogatives de la pairie le mettaient en relations continuelles avec le premier président Dubuisson. C'est ainsi qu'il avait pu voir Marie, et, tout d'abord, il avait mis aux pieds de la jeune fille sa couronne de comte et sa dignité de pair.

— Monseigneur, avait répondu Marie, vous êtes d'une race antique, vos aïeux vous ont laissé douze châteaux crénelés qui ornent et défendent le sol de la France ; il vous faut une épouse digne de votre grandeur et je ne suis que la fille d'un homme de science et de vertu, permettez donc que je refuse votre hommage.

C'est alors qu'était arrivée l'époque de la tournée annuelle du parlement, et le séjour de la cour dans la capitale du Poitou avait fait naître dans le cœur du jeune Philibert de la Marche l'espérance de voir accueillir plus favorablement ses vœux.

La reine Blanche, logée au milieu du Champ-aux-Rosiers, dans la maison de l'argentier de France, avait voulu que son parlement occupât une aile des bâtiments qui lui étaient réservés. Cette résolution de la régente avait comblé de joie le jeune comte, que son rang à la cour appelait constamment auprès de la Reine et de son fils. Ses assiduités près de Marie échapperaient ainsi, pensait-il, aux observations curieuses des courtisans. Cependant, les instants que le comte passait près de Marie lui paraissaient bien courts ; après l'avoir vue toute une grande partie de la journée à l'ouvrer de la Reine, il eût voulu se retrouver encore avec elle le soir. Quand la nuit vint, il se décida donc à aller au Champ-aux-Rosiers, errer devant la demeure du premier président et, pour appeler l'attention de Marie, il commença à chanter une des chansons du comte Thibault. A peine achevait-il le second couplet, qu'une fenêtre s'ouvrit, et que la jeune fille, se penchant sous les découpures élégantes de l'ogive, s'écria :

— N'avez-vous pas de honte, Monseigneur, d'employer les heures dues au travail et à la méditation en vaines et puériles pratiques ? Demain, comte de la Marche, vous allez être appelé à prononcer sur l'honneur, sur les biens, sur la vie, peut-être, des citoyens ; et ces heures précieuses qui vous séparent de l'aube, vous les dissipez en frivoles loisirs. Monseigneur, regardez autour de vous, et apprenez de quelle manière on se prépare aux austères fonctions que vous remplissez !

Et Marie, étendant les mains, montrait au jeune Philibert les fenêtres des membres du parlement, tou-